

# RiMe

Rivista dell'Istituto  
di Storia dell'Europa Mediterranea

ISSN 2035-794X

numero 9, dicembre 2012

## Bernard Zadi, une figure de la jeunesse ivoirienne

Frédéric Grah Mel

DOI 10.7410/1021

**Direttore responsabile**

Antonella EMINA

**Direttore editoriale**

Luciano GALLINARI

**Segreteria di redazione**

Esther MARTÍ SENTAÑES

**Comitato di redazione**

Grazia BIORCI, Maria Eugenia CADEDDU, Monica CINI, Alessandra CIOPPI,  
Yvonne FRACASSETTI, Raoudha GUEMARA, Maurizio LUPO,  
Alberto MARTINENGO, Maria Grazia Rosaria MELE, Maria Giuseppina MELONI,  
Sebastiana NOCCO, Michele M. RABÀ, Riccardo REGIS, Oscar SANGUINETTI,  
Giovanni SERRELI, Giovanni SINI, Luisa SPAGNOLI, Patrizia SPINATO BRUSCHI,  
Massimo VIGLIONE, Isabella Maria ZOPPI

**Comitato scientifico**

Luis ADÃO DA FONSECA, Sergio BELARDINELLI, Michele BRONDINO,  
Lucio CARACCILO, Dino COFRANCESCO, Daniela COLI,  
Miguel Ángel DE BUNES IBARRA, Antonio DONNO, Giorgio ISRAEL, Ada LONNI,  
Massimo MIGLIO, Anna Paola MOSSETTO, Michela NACCI, Emilia PERASSI,  
Adeline RUCQUOI, Flocel SABATÉ i CURULL, Gianni VATTIMO,  
Cristina VERA DE FLACHS, Sergio ZOPPI

**Comitato di lettura**

In accordo con i membri del Comitato scientifico, la Direzione di RiMe sottopone a referee, in forma anonima, tutti i contributi ricevuti per la pubblicazione

**Responsabile del sito**

Claudia FIRINO

RiMe – Rivista dell'Istituto di Storia dell'Europa Mediterranea (<http://rime.to.cnr.it>)

Direzione: via S. Ottavio, 20 - 10124 TORINO - I

Tel. +39 011670 3790 - Fax +39 0118124359

Segreteria editoriale: via G.B. Tuveri 128 - 09129 CAGLIARI - I

Telefono: +39 0704036 35 / 70 - Fax: +39 070498118

Redazione: [rime@isem.cnr.it](mailto:rime@isem.cnr.it) (invio contributi)

## Indice

Corrado Zedda	
<i>"Amani judicis" o "a manu judicis"? il ricordo di una regola procedurale non rispettata in una lettera dell'arcivescovo Guglielmo di Cagliari (1118)</i>	5-42
Gianluca Scroccu	
<i>Il problema del sionismo e la questione araba nelle pagine de La Rivoluzione liberale di Piero Gobetti</i>	43-56
Giulia Medas	
<i>La guerra civile spagnola nella recente storiografia</i>	57-79
Valeria Deplano	
<i>Educare all'oltremare. La Società Africana d'Italia e il colonialismo fascista</i>	81-111
Grazia Biorci	
<i>L'uso della metafora nella "letteratura migrante". Il case study dei romanzi di Amara Lakhous</i>	113-131

## Dossier

### **Bernard Zadi Zaourou, quelques mois après... ou l'exigence de donner la voix**

a cura di

**Nataša Raschi e Antonella Emina**

Nataša Raschi – Antonella Emina	
<i>Bernard Zadi Zaourou, quelques mois après... ou l'exigence de donner la voix</i>	135-141
Eugène Zadi	
<i>Le frère et le Maître</i>	143
Véronique Tadjou	
<i>L'homme-initiateur</i>	145-150

Jean Derive	
<i>Du théâtre historique au théâtre initiatique: le parcours d'un dramaturge engagé</i>	151-161
Valy Sidibe	
<i>La dramaturgie de Bottey Zadi Zaourou ou la révolution esthétique au cœur des mythes anciens</i>	163-172
François Atsain N'cho	
<i>Zadi Zaourou: l'écriture de modèles</i>	173-192
Logbo Blédé	
<i>L'image symbolique chez le dramaturge Zadi</i>	193-203
Jacqueline Soupé Lou	
<i>La dramaturgie du conte dans «La guerre des femmes» de Zadi Zaourou</i>	205-216
Cisse Alhassane Daouda	
<i>Zadi Zaourou dans le prisme de sa méthode: la stylistique</i>	217-228
Angeline Otre	
<i>Les fondements épiques, lyriques et idéologiques de la poétique de Bernard Zadi Zaourou dans «Fer de lance 1»</i>	229-243
Aboubakar Ouattara	
<i>Étude de sémantique linguistique textuelle sur un poème de Bottey Zadi Zaourou: «Didiga des origines»</i>	245-255
Yagué Vahi	
<i>Lecture sémiotique de «Gueule-tempête» de Bottey Zadi Zaourou</i>	257-275
Nanourougo Coulibaly	
<i>Bernard Zadi, le polémiste</i>	277-297
Octave Clément Deho	
<i>Ce que Zadi m'a dit. Ce que Zadi m'a enseigné. Mon cours de français L1 en suivant l'exemple (selon moi) de mon Maître</i>	299-306
Frédéric Grah Mel	
<i>Bernard Zadi, une figure de la jeunesse ivoirienne</i>	307-321

## Bernard Zadi, une figure de la jeunesse ivoirienne

Frédéric Grah Mel

### *Résumé*

Combien de gens savent que Bernard Zadi Zaourou a été une des victimes de ce qu'on a appelé en Côte d'Ivoire les "faux complots de Félix Houphouët-Boigny"? Presque personne. Pourtant, ni sa création littéraire ni ses vues idéologiques ne sont sans rapport avec cette expérience douloureuse de sa vie. Qui était-il en 1964, à l'époque de son arrestation? Comment et pourquoi s'était-il trouvé mêlé, alors qu'il n'était qu'un tout jeune homme, aux affres de la prison politique? C'est à ces questions que ce texte tente d'apporter des réponses.

### *Mots-clé*

Zadi Zaourou, Bernard; jeunesse; prison; politique; création littéraire.

### *Abstract*

How many people know that Bernard Zadi Zaourou has been a victim of what is called in Côte d'Ivoire the "untrue plots of Houphouët-Boigny"? Almost nobody. That ignorance is absolutely surprising because neither Zadi's literary creation nor his ideological views are without link with this painful experience of his life. Who was Bernard Zadi in 1964, when he was arrested? How and why a so young man has been involved in the torments of the political prison? This text tries to answer these questions.

### *Keywords*

Zadi Zaourou, Bernard; Youth; Prison; Politics; Literary Creation.

---

Pendant la grande crise politique qui a secoué la Côte d'Ivoire de 1963 à 1967, quelque 150 personnes ont été arrêtées et expédiées en prison, accusées d'avoir trempé dans ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler les "faux complots de Félix Houphouët-Boigny". Le président Houphouët avait jeté son filet loin puisque, parmi ces personnes, se trouvaient une dizaine d'élèves et étudiants. Un jeune homme de 26 ans figurait au nombre de ces derniers. Il avait pour nom Bernard Zadi Zaourou.

De ce moment de sa vie, on ne sait rien ou presque. Pourtant, sa création littéraire tout comme les vues idéologiques qui fonderont

plus tard son attitude politique ne sont pas sans rapport avec cette expérience.

Qui était ce prévenu si tendre? Comment s'était-il retrouvé dans l'enfer de ces complots? Pourquoi figurait-il, prisonnier inattendu, au milieu de cette tragédie? Voici les trois questions auxquelles, en tant qu'auteur d'une biographie de Félix Houphouët-Boigny, je voudrais tenter d'apporter quelques réponses.

Si nous l'abordons d'après le petit *Aperçu bio-bibliographique* des écrivains, cinéastes et artistes ivoiriens de Richard Bonneau, nous découvrons que Bernard Zadi Zaourou était un jeune homme qui n'avait pas suivi un cursus scolaire linéaire. Il avait interrompu ses études après la classe de Première et avait travaillé tour à tour au Collège d'orientation du Plateau comme pion, puis à l'EECI à Abidjan, puis à l'ORSTOM à Adiopodoumé. Son premier bac, c'est en candidat libre qu'il l'avait passé<sup>1</sup>.

Après la réussite à son second bac en juin 1961, deux parents qui étaient revenus de la guerre d'Indochine avec des grades d'officiers de l'armée française, le capitaine Tessia Koré et le lieutenant Gbaza Zadou, convainquent le jeune Zadi Zaourou d'embrasser la carrière des armes. Il obtient même, au mois d'août 1961, une bourse du ministère de la Défense de Côte d'Ivoire pour préparer, à l'école *La Corniche* de Strasbourg, le concours d'entrée à Saint Cyr.

Mais c'était une époque où il était littéralement dévoré par le prosélytisme culturel. Il venait de créer un club littéraire qui s'appelait le Club de la Jeunesse de Côte d'Ivoire pour les Lettres et les Arts (CJCILA)<sup>2</sup>, et il était dévoué, jusqu'au don de soi, au succès de ce nouveau-né.

Le CJCILA s'était donné pour objectif d'exhumer les traditions africaines et de les remodeler pour les réintroduire dans la consommation culturelle de la nouvelle Côte d'Ivoire. Cela passait par la mise en œuvre d'un vaste programme d'activités, qui comprenait des spectacles de chorégraphie africaine, des concerts de musique traditionnelle, des tournées de recherches sur des aspects précis des cultures ivoiriennes, des conférences et des séminaires sur les valeurs

---

<sup>1</sup> R. Bonneau, *Écrivains, cinéastes et artistes ivoiriens, Aperçu bio-bibliographique*, p. 159.

<sup>2</sup> Le CJCILA est devenu plus tard l'AJCILA: l'Association de la Jeunesse de Côte d'Ivoire pour les Lettres et les Arts.

culturelles du monde noir. Les Ivoiriens connaissent tous aujourd'hui les "maquis" où ils peuvent retrouver à tout moment le meilleur de la cuisine de leurs villages. Ils y vont sans imaginer la détermination qu'il avait fallu pour imposer ces restaurants, à une époque où la restauration urbaine était exclusivement de type européen. Les "maquis", qui n'ont pas reçu ce nom par hasard, sont un exemple concret des conquêtes que la société ivoirienne a réalisées grâce à la patiente détermination d'initiatives et d'organisations comme le CJCILA.

Au moment où justement, en ce mois d'août 1961, on cherchait partout à Abidjan Bernard Zadi pour le mettre en route pour Strasbourg, il était dans les montagnes de Biankouma, en pays Toura, avec une poignée d'amis – Léon Zokro, Noël Kangah, Bossé Ouakouboué, Mlle Assana Ouattara, devenue aujourd'hui Mme Assana Sangaré – pour des recherches de terrain, dans le cadre des activités du CJCILA<sup>3</sup>.

N'étant plus parti pour l'école militaire préparatoire, Bernard Zadi a le temps de se consacrer à la diffusion de la culture. Les témoins de cette époque le disent habité par la foi des apôtres. Il leur semblait avoir la force pour soulever les montagnes. Pour installer le Club littéraire, il s'était déplacé dans tous les collèges et lycées de Côte d'Ivoire. Le jeudi après-midi était un temps de liberté dans tous les établissements secondaires. C'était le moment qu'il choisissait pour se présenter aux élèves, dans une ville et une école toujours différentes. Et partout, il chantait les bienfaits de l'art, de la poésie, du théâtre. Et partout, cela avait été un incroyable succès. Dans un entretien que j'ai eu avec lui le lundi 29 septembre 2008, il me confiait: «Le CJCILA a pris comme un brasier dans la masse de la jeunesse scolaire»<sup>4</sup>.

Au début de l'année 1963, le père de Bernard fait partie des toutes premières personnes interpellées dans le cadre des complots dont Houphouët-Boigny fait grand bruit. Cette nouvelle plonge le fils dans un choc profond. Elle lui fait ressentir un dégoût total pour la vie. C'est Alphonse Adjoussou Koffi, surveillant général au Lycée classique d'Abidjan, qui lui jette une bouée de sauvetage, en le fai-

---

<sup>3</sup> Entretien avec l'auteur, le lundi 29 septembre 2008.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

sant affecter comme professeur au Collège d'agriculture de Bingerville.

Là, Bernard Zadi installe le siège du CJCILA et relance les activités de cette organisation. Il se souviendra devant moi, à propos de cette époque, d'un débat passionné que le Club avait organisé sur les origines et la portée idéologique de la pièce d'Amon d'Aby *La couronne aux enchères*.

Avec le temps, le jeune homme reprend goût à la vie. Il est vrai que son père a été relâché en avril 1963, après les premiers interrogatoires des personnes interpellées. À la rentrée scolaire d'octobre 1963, il s'inscrit en propédeutique au Centre d'Études supérieures d'Abidjan, l'établissement qui servira de pépinière à l'université nationale de Côte d'Ivoire.

Les étudiants du Centre étaient alors logés dans le petit immeuble bleu de trois étages, que l'on appelle aujourd'hui le "Bloc Célibataire", en face de la Pharmacie de Cocody. C'était là que vivait le jeune homme. Et c'était là qu'il serait interpellé un matin, dans les tout premiers jours de février 1964.

Que lui reprochait-on? Bernard Zadi s'était rendu suspect aux yeux du pouvoir pour deux raisons : d'abord en tant que fondateur du CJCILA, ensuite en tant qu'adepte du MIL.

Voyons d'abord en quoi le Club de la Jeunesse de Côte d'Ivoire pour les Lettres et les Arts l'exposait aux foudres du pouvoir. Les jeunes de sa génération sont ces «enfants à tête courte» auxquels Senghor reprochait, dans son livre *Chants d'ombre*, de «décliner la rose et (leurs) ancêtres les gaulois»<sup>5</sup>. Encore au lendemain de la longue nuit coloniale, ils n'étaient éduqués que dans le mépris de leur environnement, le rejet des valeurs culturelles africaines et, d'une certaine façon, la haine d'eux-mêmes. Parce que l'éducation était massivement aux mains de coopérants français qui ne pouvaient rien enseigner mieux que les modèles occidentaux, parce que les programmes scolaires eux-mêmes étaient très peu orientés vers la connaissance et la transmission des cultures nègres, la politique générale des États africains semblait avoir pour but d'aboutir au divorce des citoyens avec eux-mêmes.

---

<sup>5</sup> Voir le poème "Message" dans *Chants d'ombre*.

C'était une situation que Bernard Zadi désapprouvait au plus profond de lui-même. En veut-on une preuve? Voici l'avant-propos qu'il a rédigé pour sa pièce de théâtre *L'œil*. Il n'y trouve pas de terme plus fort que celui de "crime" pour qualifier la politique en général, la politique culturelle en particulier, appliquée dans les pays africains. Il écrivait:

Confessera son crime à la face de la tribu, celui-là seul qui aura, par quelque maléfice, inhibé la douce, lente et patiente montée de la sève, le long cheminement de la sève salvatrice depuis le bourrelet des pivotantes jusqu'aux vertes luminosités des frondaisons<sup>6</sup>.

Empruntant ensuite le ton le plus outré, il poursuivait dans des accents dignes du poète malgache Jacques Rabemananjara:

Pourquoi (...) faudrait-il qu'à tous les prix, cette génération nôtre danse pour son tour de danse un rythme, un pas qui ne lui soit pas propre? L'essentiel n'est-il pas de voir le cercle s'élargir, vibrer, se liquéfier, puis ruisseler pour conquérir au comble de son délire tout l'espace qui lui est dû?<sup>7</sup>

Dans les activités du CJCILA, c'étaient ces vues que Bernard Zadi poussait en avant. Ignorait-il qu'il faisait alors de la politique? Certes, il n'avait pas monté un cabinet fantôme prêt à arracher au président Houphouët, par les urnes ou par un putsch, le pouvoir d'État. Sa démarche n'en représentait pas moins quelque chose de politique, dans la mesure où, pour être culturelle, elle s'opposait et s'attaquait de front au projet de l'Ivoirien robot auquel les pouvoirs publics entendaient donner corps. Dans une interview donnée à *Fraternité Matin* le 29 février 1972, à l'occasion des dix ans du Club littéraire, Paul Danon, alors président, invoque la nécessité de «la reconversion des consciences» à laquelle il avait fallu faire face jusque-là<sup>8</sup>. Il ne croyait pas si bien dire. Il touchait même du doigt, en réalité, ce qui avait donné tout son sens au CJCILA de Bernard Zadi. Or comment ce

---

<sup>6</sup> *Les sofas*, suivi de *L'œil*, p. 67.

<sup>7</sup> *Ibidem*.

<sup>8</sup> "Avant les journées culturelles de l'AJCILA, M. Paul Danon répond à quatre questions", in *Fraternité Matin*, 29 février 1972, p. 7.

dernier pouvait-il se fixer un tel objectif, la reconversion des consciences, et espérer échapper aux foudres du régime ivoirien?

Il y a une seconde raison à l'arrestation de Bernard Zadi en février 1964. Si sa détermination à remettre l'Ivoirien du futur debout sur ses deux pieds avait suffi à tout expliquer dans ce qui lui était arrivé, c'était toute la direction du CJCILA qui aurait été incarcérée. Or le Club avait fait connaître des jeunes qui avaient mené, avec une audace semblable à celle de Bernard, le même combat que lui, sans s'être retrouvés, comme lui, dans le viseur du pouvoir d'Abidjan. Des hommes comme feu Noël Kangah ou Antoine Hauhouot Asséypo avaient été des animateurs actifs du Club. Ils n'avaient été sujets à aucune inquiétude. Pourquoi donc particulièrement Bernard Zadi Zaourou?

Parce que, en plus de son engagement sur le champ de la culture, déjà dangereux aux yeux du pouvoir, Bernard était adepte d'une organisation d'opposition politique clandestine qui s'appelait le MIL. C'est une organisation dont l'histoire est, paradoxalement, totalement ignorée aujourd'hui en Côte d'Ivoire.

Houphouët, lui, connaissait la capacité de nuisance de cette formation. Il n'ignorait pas qu'elle avait fait partie des ruisseaux qui avaient progressivement grossi le grand fleuve de ses opposants. Il fait état du MIL une fois, et deux fois de son journal *Le pilon*, dans le discours fleuve qu'il a prononcé, de 17h à 23h30 le 26 octobre 1969, à la fin des toutes premières Journées du dialogue.

Qu'était ce mouvement à l'appellation si insolite? Le MIL, acronyme de Mouvement Ivoirien de Libération, fait partie d'une nébuleuse d'organisations de Côte d'Ivoire qui n'avaient pas pardonné à Houphouët-Boigny le "désapparement" du 18 octobre 1950, qui considéraient qu'au lieu de prendre ce chemin, le leader ivoirien aurait dû affronter l'impérialisme par tous les moyens, y compris par celui de la guerre, et qu'en optant pour une approche différente, il avait changé d'objectif stratégique, il avait plié l'échine, il avait trahi, il devait être combattu.

Bernard Zadi, jeune, consigné à la périphérie d'un mouvement qui était tenu à des règles de précaution strictes du fait de la clandestinité, ne savait pas grand-chose du MIL, en dehors de l'opposition déterminée de cette organisation à la nouvelle stratégie d'Houphouët.

Encore en 2008, hormis un Désiré Tanoé qui s'était présenté à lui à visage découvert, Bernard ne pouvait que conjecturer la liste des camarades qu'il croyait avoir appartenu au mouvement, citant devant moi, sous réserve de vérification, les noms de Oulaï Tiabas, Angèle Gnonsoa, Francis Wodié, Doudou Salif, Abdoulaye Fadiga, Koné Ibrahim, Memel Foté, Auguste Daubrey, Oupoh Oupoh, Tchétché Lebbé, Christophe Wondji, peut-être Nguessan Zoukou. Il s'est souvenu, toujours devant moi, qu'on lui parlait, que Désiré Tanoé lui avait parlé, en ces années d'initiation, de *La Maison* dans laquelle il n'était pas seul, mais solidaire de tout un ensemble de camarades désireux, comme lui, de voir la Côte d'Ivoire prendre en main sa destinée<sup>9</sup>.

Pourtant, ce n'était pas parce que sa connaissance du MIL était relative qu'il resterait insensible à cette structure. La désapprobation du désapparentement correspondait à sa propre vision des événements, et cela suffisait pour qu'il s'engageât de ce côté-là.

Quand il avait fondé le CJCILA, toute son action se situait en droite ligne de ces considérations. Il avouait lui-même en 2008, un brin amusé: «Le CJCILA était en fait un mouvement de la jeunesse anti-impérialiste, déguisé sous le manteau des arts et lettres. Or on ne pouvait parler de l'impérialisme sans parler de la France»<sup>10</sup>.

Houphouët, comme il l'avait clairement laissé percevoir dans son discours du 26 octobre 1969, n'ignorait rien des activités du MIL. Il avait toujours été connu pour être un homme politique éminemment renseigné. Dans le cadre des confidences qui lui étaient fournies sur le MIL, sans doute avait-il été informé de l'activisme d'un jeune homme appelé Bernard Zadi. Sans doute avait-il pu observer la collusion qui se dessinait entre le CJCILA et le MIL, par la personne de ce Bernard Zadi interposée. Il ne pouvait rester sans redouter un homme, dût-il être un jeune homme, dont l'action, semée dans les écoles secondaires, avait progressivement gagné l'université et même les milieux civils intéressés par le sort des cultures africaines. Il ne pouvait ne pas sentir le danger qu'annonçait cette action par rapport à certains objectifs de son œuvre politique.

---

<sup>9</sup> Entretien avec l'auteur, le lundi 29 septembre 2008.

<sup>10</sup> *Ibidem*.

Ce constat lui donnait les raisons d'une intervention pour freiner l'audace de Bernard Zadi, pour frapper celui qui portait à bout de bras toute la négation de sa politique. En agissant ainsi, il avait pour mobile non pas un complot qui n'avait jamais été ourdi, mais l'anticipation qui est une des règles cardinales de toute bonne politique.

Dans tous les cas, voilà le jeune Bernard Zadi à Yamoussoukro, en ces tout premiers jours de février 1964. Arrivé un après-midi dans le village natal du président Houphouët, en compagnie de deux inspecteurs de police, il se souvient d'avoir été accueilli par une armée de miliciens qui ne prononçaient pas un traître mot de français. Il est immédiatement jeté dans une cellule où il se retrouve en isolement total.

Cela va durer un mois. C'est un mois pendant lequel le nouveau venu est soumis à un régime de réclusion absolue, de silence forcé, d'absence de toute communication. N'ayant droit à aucune visite, aucun contact, aucun livre, il pense d'autant plus à sa bibliothèque personnelle qui comptait déjà une centaine d'ouvrages, soigneusement rangés dans sa petite chambre de la cité universitaire. Plus jamais, m'a-t-il confié, atterré, il ne les reverrait après son arrestation<sup>11</sup>.

Les trois mois suivants, il les passe dans une cellule à plusieurs, où il reconnaît notamment Kouamé Binzème parmi ses compagnons d'infortune.

De cette deuxième cellule, il est jeté dans une troisième, où il séjourne avec ceux qu'on appelle les "vigoureux": Jean-Baptiste Mockey, ancien ministre de l'Intérieur et ancien ambassadeur de Côte d'Ivoire en Israël et à Chypre, Jean Konan Banny, ancien ministre de la Défense nationale et du Service civique, Camille Gris, ancien ministre du Travail et des Affaires sociales, Kacou Aoulou, ancien ministre de la Construction et de l'Urbanisme, Tidiane Dem, ancien ministre de la Production animale. «Séry Koré, mon oncle, venait de quitter cette cellule, mais Binzème nous y a rejoints, m'a-t-il précisé lors d'un entretien que j'ai eu avec lui le mardi 14 octobre 2008. Là étaient également le sous-préfet Moriba Koné, Abiyou, un chef du canton Nékédi,

---

<sup>11</sup> *Ibidem*.

et un chef de tribu, tous les deux de la région de Gagnoa. Il y avait encore un inconnu et trois karamokos»<sup>12</sup>.

Il avait ajouté ce jour-là, après un soupir: «J'entends encore Kacou Aoulou s'en vouloir d'avoir supervisé les travaux de la prison d'Assabou quand il était ministre de la Construction. Il n'arrêtait pas de maudire, comme il disait, "cette maison du diable".» Puis encore: «C'est à Assabou que j'ai connu le père de Laurent Gbagbo. J'ai été appelé à deux instructions, et la première fois, j'étais attaché à la même menotte que lui. De là est née une amitié entre lui et moi qui a duré jusqu'à sa disparition»<sup>13</sup>.

Au mois d'octobre 1964, Bernard Zadi est transféré à Dimbokro. Là, son point de chute est une cour où ne se trouvent que des militaires, officiers et sous-officiers. Il saura assez rapidement que dans la cour voisine, ont été également transférés Joachim Boni et Frédéric Ablé, et que, dans un autre camp de Dimbokro, viennent d'arriver deux figures qui lui sont chères: Désiré Tanoé, étudiant d'Abidjan comme lui mais qu'il considérait comme son "maître" depuis que l'homme l'avait entraîné au MIL, et Ngo Blaise, une des authentiques idoles de sa jeunesse.

À Assabou et Dimbokro, il passe au total douze mois. Il fera partie des étudiants qui seront libérés le 7 janvier 1965, à l'issue des trois journées d'échanges connues sous le nom des "Trois glorieuses", organisées, à l'initiative d'Houphouët, entre le gouvernement ivoirien et une délégation de l'UNEECI-France conduite par M. Doudou Salif.

La veille de cette libération, on le ramène à Yamoussoukro, et c'est à ce moment seulement qu'il sera mis en contact, pour la première fois, avec Désiré Tanoé, et rencontrera également le groupe des étudiants de France arrêtés eux aussi pour les mêmes "menées subversives", pendant les grandes vacances de l'année 1964. Il y avait notamment Gbaka Otro, feu Emissah Kobinan et son frère Jacques Kobinan, Konan Kouakou Charles alias Charles Nokan, Emou Koffi, Jean Badia.

Durant nos entretiens de 2008, Bernard Zadi regardait cette expérience, habité par deux sentiments contradictoires. La prison avait d'abord été, pour lui, un grand moment d'exaltation.

---

<sup>12</sup> Entretien avec l'auteur le mardi 14 octobre 2008.

<sup>13</sup> *Ibidem*.

J'ai vécu la prison, me disait-il, comme un bon chrétien ou un bon musulman vivrait, après la mort, la rencontre avec son Dieu. J'y ai trouvé en effet toutes les personnes qui étaient les idoles de ma jeunesse. Désiré Tanoé était quelqu'un qui nous faisait copier, dans des cahiers, des livres entiers que nous devions lire. J'éprouvais pour lui une véritable fascination, et il était là. Étaient également là Auguste Daubrey, Fadiga Abdoulaye, Samba Diarra, et mes cousins officiers Tessia et Zadou. Pour rencontrer les gens que j'admirais, je ne pouvais pas rêver mieux. Nous avions des tas de canaux pour communiquer. Et j'en suis sorti plus fort qu'en y entrant. J'étais trempé. J'en suis sorti avec une conscience plus forte de mes devoirs par rapport à la lutte...<sup>14</sup>

La prison avait été également une épreuve effroyable. Il avouait:

J'ai été aussi blessé par la cruauté de cette détention. La torture était permanente et impitoyable. On entendait des hurlements dans l'arrière-cour et, soudain, une porte s'ouvrait, et on jetait la personne qu'on venait de brutaliser ainsi. Les privations étaient absolues: pas de livre, pas de moyens d'écrire; même l'emballage du savon était retiré pour qu'on ne s'en serve pas comme feuille de notes. La lumière restait parfois allumée deux ou trois jours de suite. La nourriture était pauvre, très pauvre. L'eau qui était servie à boire était douteuse. Encore les jeunes pouvaient s'en accommoder, mais les vieux s'exposaient à de graves ennuis de santé en consommant une eau aussi malsaine. D'ailleurs beaucoup sont morts, après la libération, des suites des mauvais traitements qu'ils ont subis. On ne retient aujourd'hui que la mort de Boka. Elle a été le summum. Mais qui peut donner le chiffre de ceux qui sont morts des suites de cette terrible épreuve?<sup>15</sup>

Bernard Zadi est donc libéré le 7 janvier 1965. Immédiatement il se retire à Daloa, chez son frère aîné qui était, dans cette ville, le directeur régional du Génie rural. Il est interdit de sortie du territoire, et c'est une restriction que se plaît à lui rappeler un de ses grands cousins, le célèbre directeur de la Sûreté nationale Goba Pierre. Il restera sept mois dans la capitale du Centre-Ouest.

---

<sup>14</sup> *Ibidem.*

<sup>15</sup> *Ibidem.*

Au mois de juillet 1965, son frère prend le risque insensé de l'envoyer continuer ses études en France. Le voyage est évidemment clandestin. Bernard part jusqu'à Ouagadougou par le train. Il revient à Bobo-Dioulasso, se rend à Sikasso puis à Bamako en car, avant de rejoindre Dakar à nouveau par le train. Il passe ainsi deux mois pour rejoindre la capitale du Sénégal, au départ d'Abidjan. De là, il embarque sur le *Foucauld* pour Marseille où, au bout d'une semaine de traversée, il est accueilli avec joie par une phalange de parents et d'amis : Oupoh Oupoh, Christophe Wondji, Bouah Bi Kouahou, Tchetché Lebbé, Diopoh Germain.

De la cité phocéenne, ces proches le conduisent à Toulouse où se trouve celui que tous lui annoncent comme le "*doyen*": Barthélémy Kotchy. Cette excursion dans la ville rose ne sera pas sans conséquence dans les vues intellectuelles et politiques du nouveau-venu.

C'est là – m'a-t-il révélé – à la table de Kotchy, que j'ai découvert le Césaire poète. J'étais un fanatique de Senghor, et mes hôtes ne jureraient que par Césaire. C'était lui, le vrai père de la négritude. On ne savait rien de ce mouvement tant qu'on n'avait pas lu Césaire. J'avais compris qu'il me fallait me précipiter sur le poète martiniquais, et me mettre à niveau sans délai<sup>16</sup>.

Inutile de rappeler que la connaissance de cet écrivain ne s'est pas arrêtée à sa simple lecture. Bernard Zadi lui consacra en 1974 sa thèse de 3<sup>ème</sup> cycle. Il entreprendra, dans ce travail, une étude comparée des procédés de création chez un authentique maître de l'écriture, le poète moderne Aimé Césaire, et un authentique maître de l'oralité, le poète paysan Gbaza Madou Dibéro, originaire du village de Klissérayo près de Guibéroua.

En quoi ce même voyage de Toulouse a-t-il influé sur les vues politiques de Bernard Zadi? Il m'a raconté que, en longeant un jour une rue de la ville, un de ses hôtes lui montre une maison et claironne que là sont enfermés tous les documents du MIL. «La légèreté avec laquelle on pouvait ainsi exposer et donc compromettre un mouvement qui était clandestin, avait-il commenté, m'avait sidéré.»<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> *Ibidem*.

<sup>17</sup> *Ibidem*.

Mais s'il accuse le coup, il n'en laisse rien paraître. Arrivé plus tard à l'université de Strasbourg où il a choisi d'effectuer ses études, il s'aperçoit que les adeptes locaux du MIL ne lui montrent guère plus de rigueur dans leur comportement politique. Il est en particulier outré de voir qu'ils exigent de lui une carte de membre comportant toute une série de renseignements et même une photo. Une carte de membre était une preuve dont on n'avait pas eu besoin pour le jeter en prison. Fallait-il vraiment, après les affres qu'il venait de vivre, qu'il produisît un document de cette nature, que l'on pouvait à tout moment brandir contre lui?

Ces menus constats lui firent déplorer une certaine naïveté dans le militantisme de ses camarades de France. Il craignit chez eux une tendance à l'aventurisme, qui l'incita à prendre un peu de recul vis-à-vis de leur MIL. En fin de compte il décida, après mûre réflexion, de poursuivre la lutte contre l'impérialisme, mais à travers une autre structure, moins ostentatoire, moins imprudente, plus efficace. C'est ainsi qu'il ira créer, durant l'année universitaire 1967-1968, avec les camarades Zokro Léon et Bossé Ouakouboué, le Groupe de Montpellier, du nom de la ville où s'est tenue la réunion constitutive de cette nouvelle organisation.

Le Groupe de Montpellier ne posera pas d'actions particulièrement notables, mais pour Bernard, la fébrilité est sans limite. Pendant la grande crise universitaire qui met la France entière en transe en mai 1968, il est débordant d'activités. On le voit même président du Comité Tiers-Monde de Strasbourg, et c'est une responsabilité qui le propulse souvent à la tête de marches et de diverses autres manifestations.

Est-il juste, comme on le laisse entendre souvent, de prendre pour des contrecoups du mai 68 français les agitations estudiantines qui ont secoué en 1969 les universités de Dakar et d'Abidjan? Sur les mouvements qui ont eu lieu à Abidjan en mai 1969, je ne peux pas produire une autre référence que la seule qui existe en ce moment, le compte-rendu donné par Laurent Gbagbo dans son livre *Côte d'Ivoire Pour une alternative démocratique*<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup> *Côte d'Ivoire. Pour une alternative démocratique*, pp. 93-102.

Lorsqu'après ces agitations, l'université d'Abidjan retrouve son calme à la rentrée d'octobre 1969, un certain nombre des protagonistes reçoivent une bourse du gouvernement ivoirien pour aller continuer leurs études en France. Laurent Gbagbo est du nombre.

À Paris, les étudiants ivoiriens de France décident de rencontrer ces nouveaux venus, pour entendre de leur bouche le récit de ce qui s'est passé à Abidjan. Une grande réunion est convoquée à la Porte dorée, à laquelle prennent part tous les ténors du mouvement étudiant : Oulaï Tiabas et Doudou Salif, Oupoh Oupoh et Moriba Koné, Achi Séka et Mory Kéita, d'autres encore.

C'est cette réunion qui mettra Bernard Zadi en contact avec Laurent Gbagbo. Deux autres étudiants lui ont fait une excellente impression, Assoa Adou et Stanislas Aka Eba. Il donne tout pour les convaincre de s'inscrire à Strasbourg. Les deux derniers le suivront. Laurent Gbagbo choisit de s'inscrire à Paris. Avec les trois cependant, s'établit un commerce intellectuel assidu. «Laurent est venu nous voir souvent, m'avait dit Bernard. Je me souviens d'une lettre qu'il m'a envoyée après un séjour à Strasbourg où il avait fait la rencontre de Dominique Lambert, une amie qui était une communiste aguerrie. Il écrivait: "Je vois à présent la route à suivre"»<sup>19</sup>.

Certes il y avait eu le Groupe de Montpellier, mais c'est avec les étudiants venus d'Abidjan que Bernard Zadi posera les véritables jalons de l'action politique post-MIL, celle qui décidera du futur. Avec Gbagbo, Assoa Adou, et un camarade qui porte le nom de "*Le puissant Traoré*", il crée une structure qui s'appelle la Cellule fondamentale (CF).

La CF – m'avait-il indiqué – a été conçue pour engendrer une organisation entière. J'ai expliqué à mes camarades qu'on ne pouvait rien obtenir sans une organisation rigoureuse, un parti. Assoa, sa femme, Gervais Morokro et Aka Eba formaient la CS, la Cellule de Strasbourg, noyau de la CF à Strasbourg. Plus tard, Laurent Gbagbo et moi avons formé et consolidé la CF de Côte d'Ivoire (CFCI) avec Louis-André Dakoury-Tabley et Raymond Sibailly. Ce n'est pas un hasard si la cellule de Strasbourg n'était constituée que de camarades Akan et celle d'Abidjan de camarades Bété. Il fallait avoir entre nous une

---

<sup>19</sup> Entretien avec l'auteur le mardi 14 octobre 2008.

confiance absolue. La CF est l'œuf qui, plus tard, a donné naissance à l'USD, au FPI et même au PIT par le biais d'Assoa Adou. Son évolution était passée par une politique de recrutement hardie et par la formation de militants de toutes origines. C'est à cette période que j'ai recruté Simone Ehivet, aujourd'hui Première dame de Côte d'Ivoire, Boni Kouadio, et bien d'autres encore<sup>20</sup>.

Lorsque tous les membres de la CF se retrouvent à Abidjan, ils décident, après maintes tractations, de créer une nouvelle entité qu'ils baptisent du nom de "L'Organisation", et la CF devient la direction secrète de cette structure:

Au stade où nous étions, m'avait expliqué Bernard, la force d'Houphouët-Boigny était dans l'inorganisation de la gauche. Il nous fallait donc nous organiser rigoureusement. Et j'ai proposé ce nom de "L'Organisation" en espérant qu'il fût tout un programme, qu'il fût capable de nous conditionner mentalement. Il y avait une seconde raison à la base du choix de ce nom. Nous voulions faire diversion sur l'existence de la structure, et j'ai pensé qu'une bonne façon d'y arriver était de lui donner un nom qui ne permette pas à la police de l'identifier du tout<sup>21</sup>.

Bernard Zadi aura été, ainsi, de tous les combats qui, très tôt, ont opposé la jeunesse ivoirienne à Félix Houphouët-Boigny et l'ont préparée à assumer la relève du premier chef d'État de la Côte d'Ivoire. La prison n'a pas été pour lui la seule épreuve vécue durant cette épopée<sup>22</sup>. Il a été, à la fin de sa vie, un homme qui a sacrifié tout ce qu'il aurait pu accumuler, à l'idéal d'un pays culturellement réconcilié avec lui-même et comptant sur ses propres ressources pour assurer son développement.

L'intérêt précoce aux valeurs de civilisation de l'Afrique n'a cessé de nourrir sa réflexion et sa création. Sans doute Mme Agnès Monnet

---

<sup>20</sup> *Ibidem*.

<sup>21</sup> *Ibidem*.

<sup>22</sup> Il faut d'ailleurs rappeler qu'il a encore été incarcéré en 1990, dans le cadre des mouvements syndicaux qui avaient rudement opposé cette année-là les enseignants du supérieur au gouvernement.

n'avait-elle pas tort d'invoquer à son égard «un Prométhée de la poétique négro-africaine».

Quand il a avancé en âge, l'expérience de l'engagement politique semble avoir été moins féconde. Du moins n'autorise-t-elle aujourd'hui que des interrogations : qu'est-ce qui l'a éloigné de ses camarades du temps de la jeunesse au moment où, le multipartisme ayant été rétabli en Côte d'Ivoire, ils pouvaient exprimer leurs convictions politiques à visage découvert? Pourquoi n'a-t-il pas été là, quand ceux-ci accédaient enfin au pouvoir? Quelle force majeure l'a amené à se retrouver à l'écart, au moment où sa place devait être le centre? Ce sont des questions auxquelles, lui-même étant partisan sans avoir tout dit, ses proches, ses compagnons de route et ses disciples devraient contribuer à apporter de la lumière, pour permettre que nous ayons une connaissance plus complète de l'une des figures les plus riches de la jeunesse ivoirienne combattante d'hier.

### *Bibliographie*

- Bonneau, Richard. *Écrivains, cinéastes et artistes ivoiriens, Aperçu bibliographique*, Abidjan – Dakar, Nouvelles éditions africaines, 1974.
- Senghor, Léopold Sédar. "Le Message", dans *Chants d'ombre*, dans *Poésie complète*, édition critique, Pierre Brunel coordinateur, Paris, CNRS Éditions, 2007, pp. 22-23 (Planète libre, 1).
- Zadi Zaourou, Bernard. *Les Sofas*, suivi de *L'Oeil*, Paris, P. J. Oswald, 1975 (Théâtre Africain 26); rééd. L'Harmattan, Paris, 1983 (Encres noires).
- Danon, Paul. "Avant les journées culturelles de l'AJCILA, M. Paul Danon répond à quatre questions", in *Fraternité Matin*, 29 février 1972, p. 7.
- Gbagbo, Laurent. *Côte d'Ivoire. Pour une alternative démocratique*, Paris, L'Harmattan, 1983.

